

XYZ. La revue de la nouvelle

Le cabaret des artistes

Julie Tremblay



Numéro 139, automne 2019

Chats : on les adule, on les exècre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91489ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, J. (2019). Le cabaret des artistes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (139), 50–53.

Le cabaret des artistes

Julie Tremblay

C'ÉTAIT UN GRAND ÉDIFICE noir et brillant, d'une vingtaine d'étages, coiffé de deux pyramides immenses qui perçaient les nuages.

Vu d'en bas, c'était vertigineux, cette impression de monter si haut dans le ciel.

L'endroit était assailli par des centaines de personnes, tous les après-midi, mais n'entrait pas là qui voulait. Sur le porche attendait un grand majordome, moustache et chapeau haut-de-forme, qui toisait les aspirants visiteurs de la tête aux pieds. Si vous étiez chanceux, il vous pointait du doigt et vous faisait signe d'entrer. Sinon, même si vous aviez attendu pendant des heures, il vous chassait du revers de la main. C'était inutile d'insister, personne ne connaissait les raisons qui faisaient qu'à un moment ou à un autre, on pouvait ou non pénétrer dans l'immeuble.

Toujours est-il que cette journée-là, j'étais entré.

Pour aller au vestibule, il fallait écarter une série de lourds rideaux de velours dans le noir le plus total, sans savoir vers où se diriger. On m'avait raconté que certains visiteurs s'étaient perdus, ouvrant les rideaux à l'infini jusqu'à en devenir fous, sans plus jamais trouver ni l'entrée ni la sortie. J'étais à la fois fébrile et terrorisé, comme un acteur juste avant d'entrer en scène. Et puis, je ne connaissais rien du spectacle qui allait bientôt se dérouler.

À l'intérieur, il faisait étonnamment chaud, les murs suintaient, on entendait le vrombissement des machines — comme une sorte de respiration — et, aussi, une musique de fête foraine.

« Approchez, approchez ! » disait une voix venue de nulle part, tandis qu'on braquait un projecteur sur un petit fauteuil rouge — aussi en velours — qui m'attendait.

50 Sitôt assis sur le coussin, je fus aspiré dans un long tunnel vertical, une sorte d'ascenseur dans lequel je montai, je

descendis, je montai, je descendis, je montai... Tandis que je gravissais les étages, l'étrange manège ralentissait et je pouvais voir par une petite fenêtre ce qui se passait de l'autre côté. Un couturier confectionnait des costumes multicolores; un cuisinier qui semblait avoir trop profité du bon vin était affalé sur son comptoir; un mixologue exécutait une chorégraphie en préparant un cocktail d'un jaune fluorescent.

« Gin Malibu pour monsieur ! » dit celui-ci en me plaquant un verre dans les mains, comme dans un service à l'auto.

J'eus à peine le temps de prendre une gorgée que le fauteuil repartit de plus belle. Il montait, descendait, et quand j'eus juste assez le tournis, il s'arrêta devant une grande scène où une chatte noire à perruque blonde, toute en cils et en lèvres, entonnait d'une voix sensuelle *Happy birthday to you...*

J'étais stupéfait et excité à la vue de cette étrange créature mais, alors qu'elle s'avançait vers moi en balançant les hanches avec souplesse — visiblement pour venir m'embrasser —, le fauteuil se remit en mouvement pour s'arrêter face à une pièce à l'éclairage tamisé, au sous-sol.

Debout sur un petit tabouret, un chat en justaucorps de cuir fouettait allègrement le majordome de l'entrée, lequel, pour l'occasion, avait baissé sa culotte. Après quelques minutes, toujours penché et présentant son derrière au chat, le majordome se retourna, me pointa du doigt et me fit signe de le rejoindre. Mon sang fit trois tours dans mes veines.

À ce moment, des visiteurs en quête de sensations fortes s'approchèrent et acceptèrent avec enthousiasme le fouet que leur tendait le chat. Pour ma part, je paniquai et repoussai l'animal, le majordome et le fouet. Dans mon empressement, j'appuyai sur un curieux bouton noir, situé sur l'accoudoir de mon fauteuil, ce qui, à mon grand soulagement, me fit remonter au dernier étage.

Là, une grande pièce dotée de deux grandes fenêtres prismatiques offrait une vue imprenable sur la ville. Il faisait nuit. Sur le balcon, une longue-vue géante permettait d'observer ce qui se passait au loin, jusque dans les moindres recoins de la ville.

En approchant mon œil de la lunette, je constatai qu'on y voyait en noir et blanc. Je distinguai un chat saltimbanque, en vareuse de velours côtelé, qui faisait du monocycle sur un fil électrique. Un peu plus loin, un autre, visiblement saoul, peignait une nature morte pleine de victuailles. Alors qu'il mettait la touche finale à une grappe de raisins très réussie, le chat peintre, qui peut-être se sentait observé, se retourna vers moi et me salua en levant son verre de vin.

J'eus un mouvement de recul. Incroyable ! Le chat, pourtant si loin, pouvait lui aussi me voir ! Je cessai illico d'utiliser la lunette, craignant d'être aspiré par la ville ou, pire, de me faire hypnotiser par le chat et de rester prisonnier à jamais d'une de ses toiles.

En me retournant vers la grande pièce, je constatai que le fauteuil rouge avait disparu. Il avait été remplacé par une table couverte de mets appétissants qui ressemblait à celle que j'avais observée quelques minutes plus tôt sur la toile du chat.

Tout cela était fort étrange, mais j'étais affamé et, de toute façon, personne n'aurait résisté à un tel buffet. Je m'empiffrai donc de viandes marinées, de fromages fins et de fruits colorés et juteux. Je bus un savoureux vin de groseille, un scotch vieux de cinq cents ans et un pastis qui me propulsa un instant dans les dimanches ensoleillés de ma vieillesse. J'étais repu et ivre. Je cherchai donc un peu de compagnie pour partager ma bonne humeur.

Je me dirigeai vers la seule issue possible, en espérant retrouver la chatte aux lèvres pulpeuses qui voulait me souhaiter bon anniversaire. Cependant, en tournant la poignée, je fus projeté dans les airs, comme si j'avais actionné une catapulte. Mon corps fut lancé si haut qu'il passa à travers les nuages et monta, monta, monta, et pendant la mince seconde où je fus suspendu dans le ciel, juste avant la chute, je remarquai avec effroi les crocs, la langue et le gouffre profond qui m'attendaient. Je tombais dans la gueule d'un chat gigantesque. S'ensuivit une glissade étourdissante à travers

52 les entrailles de l'animal. Je parcourus à haute vitesse des

courbes dangereuses. À droite, à gauche. Je me heurtai contre les parois de son œsophage, de son estomac et de ses intestins, puis je me retrouvai éjecté dans la rue.

Le corps intact, bien qu'affligé d'un affreux mal de tête, je cherchai à comprendre ce qui avait pu se passer. En regardant autour de moi, je vis que j'étais à Montmartre. Sur la rambarde, une affiche: « Prochainement: Tournée du Chat noir de Rodolphe Salis. »

Très haut, deux grands yeux jaunes éclairaient la nuit. Je distinguai alors les contours d'un chat immense qui s'élevait au-dessus de la ville. La créature se lécha les babines en me faisant un clin d'œil, puis s'immobilisa pour redevenir un gratte-ciel noir et brillant, coiffé de deux oreilles-pyramides.